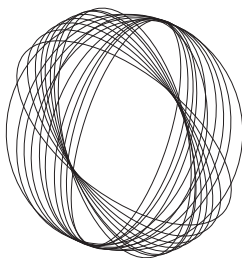


DU MONDE ENTIER

JEROEN BROUWERS

LE BOIS

ROMAN
TRADUIT DU NÉERLANDAIS
PAR BERTRAND ABRAHAM



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ROUGE DÉCANTÉ

L'ÉDEN ENGLOUTI

JOURS BLANCS

Du monde entier

JEROEN BROUWERS

LE BOIS

roman

*Traduit du néerlandais
par Bertrand Abraham*

nrf

GALLIMARD

Titre original:

HET HOUT

© Jeroen Brouwers, 2014.

Publié pour la première fois par Uitgeverij Atlas Contact, Amsterdam.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

« Car si l'on fait ces choses au bois vert,
qu'arrivera-t-il au bois sec? »

Évangile selon saint Luc, 23, 31

I

La bure m'irrite la peau.

La robe déguenillée de François d'Assise qui parlait aux loups.

Les moines entrés dans son ordre portent son habit, en forme de croix. Pourvu d'un capuce, il pèse lourdement sur les épaules, descend jusqu'aux pieds et enveloppe tout le corps d'un brun fécal ; l'étoffe en est rugueuse et écorché. Il faut avoir un vêtement de dessous, faute de quoi les démangeaisons, infestant la peau nue tels des termites, vous rendent fou.

Que porte un moine sous son froc ? Un sarrau allant jusqu'à la taille, un pantalon de survêtement, un caleçon pourvu d'élastiques ajustables.

Le scapulaire recouvre la robe. C'est une pièce d'étoffe de même longueur, de même matière et de même couleur qu'elle, percée d'un trou à travers lequel passe la tête. Porté sur la poitrine et le dos, comme la chasuble d'un célébrant. Tous les habits sont confectionnés à l'identique, en taille unique, extra-large, si bien que, quels qu'ils soient, ils s'adaptent à chacun.

Le samedi, tout doit être porté au lavage, tâche du ressort

de Plechelmus, qui, en échange du linge qu'il reçoit, en distribue du propre. Nous autres, frères, n'avons, à l'exemple de notre fondateur, rien qui nous appartienne, et donc pas non plus de vêtements personnels. Ainsi, au gré du hasard, nous revêtons tour à tour la chemise, le caleçon, le vêtement informe qui couvraient une semaine plus tôt le corps d'un de nos confrères. J'enfreins la règle de l'ordre en ne portant jamais le caleçon communautaire.

Le froc dépenaillé de François est ceint autour de la taille par une corde blanche à trois nœuds rappelant les grands principes qui ont guidé sa vie. Premier nœud : pauvreté. Deuxième nœud : obéissance. Troisième nœud : abstinence ou chasteté. Essayez-vous-y donc un peu ! *Il Poverello* a laissé des poèmes à ce sujet ; ils sont encadrés dans le réfectoire du monastère.

Début avril, mardi de la semaine sainte. Du fait qu'avant-hier, c'était le dimanche des rameaux¹, des branches de buis frais sont suspendues derrière tous les crucifix et les bénitiers. À peine le printemps, et depuis des jours déjà la canicule, si agressive qu'on croirait que sieur le frère soleil crache sa rage. Une chaleur brûlante, tel du dégueulis en ébullition, qui pénètre tout, même les murs de la chapelle, d'ordinaire fraîche voire froide. Le soleil tonitrué à travers les vitraux figurant des scènes de la vie de saint François, dont les couleurs blêmissent dans la lumière qui s'abat comme un feu. Aussi ardent que celui des fourneaux de Severinus et de son juvéniste qui ne porte pas encore

1. Nous nous conformons strictement à la typographie du texte original : c'est pourquoi la plupart des mots liés directement ou indirectement au lexique religieux comportent une minuscule et non une majuscule à l'initiale (*toutes les notes sont du traducteur*).

de nom de religion. Si la chapelle est elle-même à peine supportable, comment pourrais-je tenir, dans ma petite chambre sous les toits, où, étouffant sous mon habit, j'assure la surveillance du dortoir, environné par le tapage des garçons dans leurs box.

J'occupe un cagibi de deux mètres sur quatre, cloisonné de parois de contreplaqué, sans plafond. Tant que la lampe, dont l'ampoule a piqué du nez et pendouille à présent toute nue en dessous de l'abat-jour, reste allumée sur ma table, elle projette une tache lumineuse rectangulaire sur le plafond du dortoir, au-dessus de mon réduit. Une petite boule de faible puissance. Rien en comparaison de la fureur de l'astre solaire, et pourtant, la chaleur, qui, même durant la nuit, ne quitte pas mon habit, semble émaner de ce lumignon. Je fixe du regard sa lueur mate et j'ai soif, mais le thermos rempli de thé par l'aide-cuisinier de Severinus est vide : il ne contient plus la moindre lichée. Contrairement à moi : tout le thé froid amer que j'ai bu à petites gorgées ruisselle de mon corps à grosses gouttes — misérable corps, je m'écoule de la tête aux pieds. Je me suis dépouillé de mon sarrau et de mon pantalon, ainsi que du scapulaire et de la corde, mais, bien sûr, pas de ma robe. L'entrée de mon box, semblable aux autres, consiste simplement en un court rideau qui s'arrête à environ cinquante centimètres du sol. Tout élève qui sort de son lit — ce qui est strictement interdit sauf pour une raison impérieuse — peut voir mes pieds nus dans les sandales franciscaines. Je ne saurais, en tant que surveillant, découvrir davantage mon corps. Je suis assis, nu dans mon habit, dévoré de partout par la rugosité de la bure, comme si je vivais dans un sac de jute. J'essaie de ne pas bouger et de faire en sorte que la tente en poil de chameau entre le moins possible en contact avec

ma chair, chair méprisable, que je devrais flageller avec la corde à nœuds. Ce dont je me garde bien.

J'ai éteint la lampe. Halos derrière les yeux, je regarde par la fenêtre, qui est ouverte, quoique j'aimerais mieux la laisser fermée pour empêcher la chaleur d'entrer.

La nuit est une masse noire de touffeur explosive. Aucune étoile n'est visible. Sœur lune n'est pas là non plus. Au-dessous de moi s'étend la cour de récréation avec ses maronniers. En face de sa partie dallée se dresse le bâtiment scolaire, au deuxième étage duquel de la lumière brille encore à travers la fenêtre la plus à droite. C'est là que se tient Mansuetus, qui prononce son nom Mansououétouss. Le directeur du collège. Des garçons de douze à seize ans, dix-sept ans, que je suis chargé de surveiller, dans ce dortoir.

Je t'entends Bruinsma ! Dès que j'éteins ma lampe et que la tache de lumière du plafond disparaît, les voyous revivent. Bruinsma simule une toux énergique. Heuhmheum, heuhmheum. D'un autre box sortent des grognements. Toi aussi Weytjens ! Allons, endors-toi, nous ne sommes pas dans une porcherie ! Je donne un coup sur la table avec la croix de mon rosaire. J'ai l'objet dans la main uniquement pour avoir en main quelque chose. Nous sommes censés marmonner chaque jour ce chapelet d'un bout à l'autre, puisque, en vertu de la règle de saint François — farouche misogyne au demeurant, bien que d'après des sources apocryphes il y ait eu quelque chose entre lui et sainte Claire —, nous sommes dévoués à la sainte vierge.

Dans le silence, pour l'instant rétabli, la chaleur semble vrombir. L'atmosphère comme bête menaçante. Derrière le bloc scolaire resplendit la clarté de ce que nous nommons, de façon autistique, le monde extérieur. Le monde extérieur inclut la planète tout entière et l'univers. L'ensemble

des bâtiments que nous occupons constitue une enclave fermée ; nous vivons séparés du monde extérieur, auquel nous n'appartenons pas, tous nos terrains sont clos de murs. Nous formons une communauté monastique autonome comprenant un pensionnat pour garçons. Notre institution a pour nom *Sint Jozef ter Engelen* — Saint Joseph des Anges — et est située dans la partie la plus reculée du sud-est des Pays-Bas. Aux alentours se trouve le bourg minier de Blijderhagen, dont nous parvient parfois la musique d'une fanfare, assourdie par la distance. Parfois aussi, des voix et des rires de gens semblables à moi se font entendre, de l'autre côté du mur. Je suis habité par des pensées coupables et rebelles, des désirs nostalgiques contraires au troisième nœud. La route, sur la droite, s'arrête à la barrière qui marque la frontière avec l'Allemagne. C'est à peu près à ce niveau qu'on voit briller la lumière de la chambre de Mansuetus. Deux néons. La fenêtre qu'ils éclairent, visible à travers les branches des marronniers, est un chiffon jaune suspendu dans le noir ecclésial de la nuit. De là où il se trouve, Mansuetus ne voit probablement pas, quand elle est allumée, la maigre lueur de ma lampe.

Weytjens, cesse de faire ces bruits dégoûtants ! Immédiatement et sans délai ! Je ne crie pas. Tout ici tient, d'une façon ou d'une autre, de la maison de correction. Frère ? Oui, Weytjens ? Mark Fremlink n'est pas encore là. Grommgromm. Rummff. Des bruits furtifs dans plusieurs compartiments couchette. Silence ! Tout le monde s'endort à présent ! Je me remets à frapper sur la table, avec la croix à grains de bois du chapelet des *ave*. Ce qui fait tinter l'ampoule dans la douille de la lampe et, par ricochet, vibrer la bouteille thermos.

Je ne me lève pas de ma chaise, et me fige à nouveau

dans l'immobilité. Des gouttes sur mes oreilles et mon nez. Une qui coule de mon cou jusqu'à mes fesses. Une autre de mon sternum jusque-là où ça me gratte, en bas. Le mouchoir du monastère avec lequel je m'essuie et me tamponne était déjà trempé ce matin. La chose sèche derrière moi, suspendue au bois du lit, après avoir été rincée sous le robinet. Dans les champs de pommes de terre et de légumes qui s'étendent des deux côtés des bâtiments, les frères nouent les quatre coins de leurs mouchoirs et s'en couvrent la tête. Dieu sait à quoi d'autre encore ils les emploient. Il n'est pas le seul, je le sais moi aussi, car je fais comme eux, avec de préférence un mouchoir bien sec — un linge mouillé n'a rien d'agréable.

Mark Freelink devait rester en retenue, après l'étude du soir.

Mansuetus avait surgi dans l'embrasement de la porte de la salle d'étude, et de sa voix ronflante, non sans émettre auparavant un sonore raclement de gorge, avait sur le ton du commandement lancé cette apostrophe : Freelink ! Aussitôt qu'il se montre, un silence absolu se fait. Et une fois qu'il a disparu dans le couloir, après avoir, sans bruit, refermé derrière lui la porte, comme il l'a ouverte tout d'un coup et sans bruit en arrivant, l'assemblée reste durant quelques secondes clouée sur place. Les élèves, mais nous aussi, ses frères en religion, qui, en dehors de l'enceinte scolaire, sommes également en contact avec lui.

Une montagne d'homme qui domine tout par sa taille, même quand il est assis ou à genoux. L'habit de saint François héberge là un corps d'une stature si imposante qu'au lieu d'atteindre ses pieds il s'arrête à mi-hauteur de ses jambes poilues. Mansuetus, tout colosse qu'il est, ne déplace pas sa carcasse en faisant tout trembler sur son passage. On

ne l'entend pas. Il se meut sans même frôler le sol de son pas, semble flotter à grandes enjambées. Et soudain, il est là; soudain il se trouve devant ou derrière vous, et vous sursautez. Vous sursautez de peur. Cette tête ronde, chauve, ces petits yeux torves au-dessus des joues grassouillettes. Frère Sanglier. Il ne parle pas mais il tonne, et ses premiers mots sont systématiquement précédés d'un grommm qui laisse presque augurer l'expectoration de quelque grailon. À cette seule manifestation sonore, homme et nature deviennent muets — et l'homme, en plus, pâlit comme un linge. Notre communauté de frères ne le voit qu'à la chapelle, pas lors de toutes les prières d'ailleurs, ainsi qu'au réfectoire, dans la clôture. La clôture est la partie du bâtiment principal qui est réservée aux moines, et où personne d'autre qu'eux n'a le droit d'entrer. Là, à l'écart des élèves, nous disposons d'espaces communs pour prendre nos repas, nous détendre, et chacun de nous a sa propre cellule pourvue d'un lit, d'un bénitier de chevet avec son rameau de buis, d'une table, d'une chaise, d'un prie-dieu, d'un crucifix et d'une armoire. J'occupe moi-même une de ces cellules sans fenêtre, sauf durant les nuits où, comme c'est le cas actuellement, je suis de surveillance.

Les pièces dévolues à Mansuetus — cabinet de travail et chambre, éclairés au néon — sont situées du côté opposé. À la tête du collège, il est sur place jour et nuit, inspectant, épiant, contrôlant, un calepin à la main, dans lequel il note tout. Toujours aussi paresseux, mon garçon? Et de tirer une oreille, qu'il tord une dizaine de fois dans un sens puis dans l'autre, comme s'il tournait le bouton d'un commutateur électrique. Que fais-tu dans le couloir alors que tu devrais être en classe, garnement? Renfôyé du cours? Du plat de la main, il le frappe au visage — le bruit de la gifle résonne

jusque dans toutes les salles. Et le saisissant littéralement par la peau du cou, il lui inflige, de ses doigts serrés comme les mâchoires d'une tenaille, des pinçons tournants. Tout ce qu'il te faut, c'est une après-midi au *puits*. Pour reconsidérer ta conduite. Châtiment encore bien pire pour l'élève dont il a juste proféré le nom : Freelink ! Celui-ci devra se présenter à son bureau, après les heures réservées aux devoirs et à l'étude. Le directeur, qui, exception faite de ses cils couleur rouille et de ses maigres sourcils, n'a plus un poil sur la face et le crâne, aime les cheveux blonds. Lorsqu'il donne un cours d'allemand, il ne cesse de passer et de repasser entre les pupitres, et, pour peu que sa lourde main ne soit pas occupée à distribuer des taloches, il la pose, à la grande frayeur de celui à qui la chose arrive, sur la tête, blonde comme les blés, d'un élève appliqué. Lequel sent quelques brusques frôlements s'égarer dans sa chevelure soigneusement ordonnée. Marque d'affection de Mansuetus. Mark Freelink est d'un blond miel. Un garçon fluet — un enfant de quatorze ans, tout juste.

M'étant trouvé, par hasard, près de son pupitre, dans la salle d'étude à gradins, je lui ai demandé, d'un simple haussement des sourcils et du menton, ce qui avait pu se produire de suffisamment grave pour que le Sanglier l'ait convoqué. Ce dernier choisit chaque jour un, deux ou trois élèves, pour l'*entretien* — dont ils reviennent en courbant l'échine, haletants, et comme hébétés, après avoir dû supporter force vociférations. D'un teint naturellement pâle et crémeux, tel celui d'un chérubin sur la toile d'un peintre, Mark est devenu plus blanc encore, presque livide. Tête rentrée dans les épaules, incliné au-dessus de son cahier. Il a ouvert les mains, paumes tournées vers le haut, geste de celui qui ne sait pas — aucune idée de faute ou de trans-

gression. Il a secoué la tête et m'a regardé avec angoisse. Des yeux d'un bleu vif. Passer mon bras autour de ses frêles épaules? Surtout pas. Pour encourager ce petit bonhomme? Que non. Je ne touche pas les élèves. Pas moi. Je voyais son cou mince, incliné en avant, et l'accolade horizontale que forme la ligne d'implantation des cheveux sur sa nuque. Chemise d'interne, boutonnée jusqu'en haut, conformément aux prescriptions, cravate au nœud bien trop serré. Par cette température. Sueur sur son visage, sur ses mains, dans sa chevelure — il en allait de même pour les autres garçons qui avaient tous les yeux fixés sur lui, et, étant dans le secret, n'ignoraient rien, mais cette sueur lui coulait et lui ruisselait dessus tant et si bien qu'il ne parvenait pas à l'essuyer avec ses manches. Tu n'as pas de mouchoir? Non, il n'en avait pas. À travers une fente latérale de ma bure, j'ai réussi à attraper le mien dans la poche de mon pantalon et l'ai posé devant lui. À peine plus petit qu'un torchon de cuisine. De quoi faire, donc. Durant la journée, je l'avais déjà passé sous le jet du robinet et essoré, car transpirant moi-même de chaleur, je m'étais épongé le visage et la nuque avec. Et par ailleurs je l'avais employé à cet autre usage, en pensant à l'inaccessible. Il était presque sec quand je l'ai donné à Freelink et tout humide de morve et de sueur lorsqu'il me l'a rendu après l'étude.

À côté de Mark Freelink est assis Wil van Lanschot. Ne pleure pas, a-t-il dit à haute voix en appuyant son épaule contre celle de son voisin. Il a posé une main sur la main de Mark qui tenait le mouchoir, l'a pressée et a continué à la tenir serrée. Comme en écho, un piaulement s'est fait entendre: je ne pleure pas! Qu'il aille au diable! C'est pas le moment de se mettre à chialer, il serait trop content! Cela, à haute voix dans la salle d'étude, où, même en cas

de nécessité urgente, on peut tout au plus chuchoter. Avec la croix de mon rosaire, que, pour la forme, j'avais sur moi alors que, mains dans le dos, j'allais et je venais, j'ai frappé un grand coup sur le dessus du banc, en fustigeant Van Lanschot du regard. Ailleurs dans cette même salle, quelqu'un levait le nez en faisant entendre un grognement familier; mais avant qu'ébrouements et rires ne se soient déchaînés à la ronde, un silence dévastateur s'est fait à nouveau d'un seul coup dans l'entrée où je me tenais, tournant le dos à la porte. Instantanément, et comme jaillie du bas de la salle jusqu'à mes omoplates, une onde de choc, déchargeant son électricité à travers tout mon corps, m'a tétanisé. Mansuetus était là, une fois encore; le devant de son scapulaire était rabattu sur son épaule, la corde à nœuds pendait sous sa bedaine, sa robe de bure trop courte laissait voir en partie ses jambes nues. Un *Übermensch*¹ en nage et bouffi.

Commençons par toi, Von Lanschott, a-t-il vociféré. Gromm. Le nom, c'est Van Lanschot, a marmonné l'intéressé. Et, à destination de Mark, dans un chuchotement: Tout de suite! Près de la haie! Message que j'ai compris clairement, moi aussi. En glissant ces mots, il a levé le pouce quelques secondes.

1. En allemand dans le texte: «surhomme».

Nous avons conservé dans notre traduction les expressions et les phrases entières qui figurent en allemand dans le texte néerlandais. Nous les accompagnons dans ce cas d'une note de bas de page précédée de la mention: «En allemand dans le texte». Cette «strate» du texte est essentielle, car l'allemand utilisé par l'auteur renvoie, entre autres, au vocabulaire et à la phraséologie nazie. Cependant, des mots allemands isolés figurent aussi çà et là dans le texte néerlandais. Nous avons souvent traduit directement ces mots en français, car ils auraient perturbé parfois lourdement et inutilement la phrase française et sa cohérence: il n'y a pas entre le français et l'allemand la proximité qui existe entre l'allemand et le néerlandais, proximité qui

Ici! D'un geste comminatoire, Mansuetus, index tendu, désignait ses orteils. La Gestapo avait des chiens qui, sommés de cette façon d'obéir à pareil ordre, pissaient instantanément de peur. De son autre main, il se tapotait le gras de la cuisse, en signe d'impatience. Et que ça saute! Son rugissement s'est répercuté jusqu'au moindre recoin de la salle où chacun était comme pétrifié.

Wil van Lanschot, bouton supérieur de chemise ouvert et cravate insuffisamment serrée, a été long à se lever de son siège, et, après avoir lissé les jambes et l'arrière de sa culotte d'uniforme qui commençait à devenir trop courte pour lui, il a descendu, sans hâte, les gradins. Une fois en bas, il a échappé à la nanoseconde près à la baffe que le Sanglier allait lui flanquer en pleine figure, en s'accroupissant au bon moment. La main de Mansuetus s'est abattue dans le vide, à l'instant même où il tonnait: prends déjà celle-là, minable! Et tirant l'adolescent par la cravate, il l'a remis, de force, en position debout. Tu t'appelles Will, lui a-t-il braillé aux oreilles. Will, comme la *folonté* dont tu es complètement dépourvu. Aucune *folonté*, rien. Tu n'es qu'un rien du tout avec cette sale gueule et ces pustules *chaunes* et *rouches*. Saisissant Wil van Lanschot à la gorge,

permet au lecteur néerlandais de comprendre très facilement et pour ainsi dire instantanément les mots de l'autre langue. Pour compenser ce manque, nous avons transféré ce type d'emploi de l'allemand (surtout lexical dans le texte néerlandais) au niveau phonétique ou grammatical. Ainsi, nous avons choisi, pour rendre compte, notamment, de la « germanité » du personnage de Mansuetus (qui n'a pas qu'un aspect linguistique comme nous l'avons déjà noté en faisant référence au nazisme) de le faire parler de la même manière que les « nazis » dans les films en français, ou de lui faire faire des « fautes » caractéristiques, sauf bien sûr quand ses propos sont rapportés par un autre personnage. Des procédés phonétiques du même type sont d'ailleurs utilisés par l'auteur.

il lui a imposé un mouvement de rotation. Le garçon s'est retrouvé face à la salle, où tous les élèves, blêmes comme des statues, suivaient ce qui se passait, sauf Mark Fremlink qui, menton sur la poitrine, se refusait à regarder. Allez, fais bien foir à tes camarades comme tu es moche, grommm, avec ta barbe de boutons. Tout le monde te déteste, répugnant comme tu l'es. Et ça s'appelle Will. L'arrière-faix d'une mouffette, c'est ce à quoi tu ressembles. Un bouchon de mucus. Tu n'as aucune existence. Tu n'es qu'une odeur. Une odeur fétide. *Oufrez* les fenêtres! On ne *feut* pas sentir ta puanteur! Toi, une *folonté*? Ici, la *folonté* c'est moi. Pas toi. Tu fais ce que je *feux*.

Tête basse, la victime a été traînée dans le couloir, offrant à la vue son arrière-train, tel le miroir d'un cerf. Les jambes de sa culotte devenue trop courte. Figés comme des blocs de glace, sous l'effet de la chaleur, nous entendions encore les vociférations du révérend pédagogue. S'estompant au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient vers le fond du couloir, elles se sont éteintes derrière la porte suivante. Marie, pleine de grâce, le seigneur est avec vous. Voilà huit ans que la terreur nazie a pris fin. J'ai encore en tête les cris perçants, les coups répétés, les trépignements. Partout se dressent aujourd'hui des monuments de la liberté.

J'ai fait claquer trois fois mes doigts au-dessus de ma tête. L'étude était terminée. Sans, cette fois, laisser place au brouhaha habituel lors duquel les soupirs de soulagement se mêlent aux claquements des livres et des pupitres qu'on referme. Le silence, tendu, persistait, faisant escorte à l'abattement général. Alors que tous les autres avaient quitté les lieux, Mark Fremlink était resté en arrière, presque au milieu de la salle, dans la huitième travée à partir du bas, pauvre petite chose repliée sur elle-même, toute blanche

parmi ces bancs sombres, une main glissée entre son cou et le col de sa chemise ainsi que derrière son nœud de cravate, comme si, au bord de la noyade, il se cramponnait à ses vêtements. Ce qui l'attend, une fois que tout le monde est sorti, s'accomplit toujours selon le même rituel :

Le Sanglier, qu'on n'entend pas arriver, surgit dans l'embrasement de la porte et fait signe de son doigt poilu. Quand le coupable est devant lui, notre frère porte alors sa patte charnue au cou ou à l'oreille de celui-ci, et les prend en tenaille, ou bien le saisit par la cravate, et, lui faisant ainsi courber bas l'échine, le force à avancer à ses côtés, aussi vacillant qu'il soit. À travers le long corridor. Jusqu'à la salle de punition, l'autre de Mansuetus où le pécheur se voit contraint de plaquer son torse contre le bureau de fer. L'outil du châtiment est prêt. Tout le monde sait, grrmm, grrmm, de quoi il retourne, pas moins de la moitié des pensionnaires est passée par là. Mansuetus m'a lui-même fait la démonstration. C'est ainsi qu'on les tient sous le joug, Bonaventura, mais avec eux *du bist allzu unmännlich*¹, tu te laisses attendre.

Lorsque cela se reproduit, comme c'est le cas ce soir, la cour de récréation, dans laquelle l'on traîne un peu jusqu'à ce que l'heure soit venue d'aller se coucher, est plus calme. Deuxième étage, fenêtre de droite, la seule où la lumière continue à brûler, dans le bâtiment scolaire qui tel un vaisseau de guerre ennemi s'enfonce dans le crépuscule. Qui-conque tape dans le ballon n'en garde pas moins l'œil fixé sur cette fenêtre. D'en bas, on peut voir les néons, et pour peu qu'on se trouve juste en dessous, on les entend grésiller. Les élèves sont trop abattus et ont trop chaud pour

1. En allemand dans le texte : « tu n'as pas la poigne assez virile ».

avoir vraiment envie de jouer au foot. D'ordinaire ils font toujours du foot, ils ne font même que cela.

Qu'est-ce qui valait à Mark d'être puni? Personne ne le savait ni ne pouvait s'en faire une idée. Un gentil garçon, d'un naturel timide, tranquille. On ne faisait jamais appel à lui dans une sélection, il courait avec la meute, d'un côté ou de l'autre, occupant n'importe quelle position, sans jamais contrarier qui que ce soit. Tu ne sais pas non plus, Wil?

Au bout de dix minutes, d'un quart d'heure même — les corrections infligées par Mansuetus ne se prolongent généralement pas au-delà de cette durée —, Wil van Lanschot était apparu dans la cour. Obstiné, il haussait les épaules, même s'il courbait la tête. Pleurait-il? Quoi, Wil van Lanschot, pleurer comme une fille? Il se serait plutôt fait exploser en l'air, à l'instar de Jan van Speijk¹. Derrière le nœud de cravate, serré comme il faut à présent, et la chemise boutonnée jusqu'en haut, sa grosse pomme d'Adam tressautait. Il déglutissait sa salive, il encaissait. Je ne dois plus me mettre à côté de Mark en classe et à l'étude, murmurait-il, et nous ne devons plus nous parler. Une amitié à toute épreuve comme celle de David et Jonathan, fidèles l'un à l'autre. Interdit, suspect. Les internes doivent au moins être trois ensemble, jamais deux, et ne pas se toucher mutuellement.

Des élèves ont fait cercle autour de nous. Est-ce qu'il t'a donné la raclée avec son bois? a demandé Roelof Smits van Waesberghe. La raclée. Un mot brûlant comme l'ortie. Et le bois. À elle seule, cette dénomination évoque quelque

1. Jan van Speijk (1802-1831), commandant néerlandais d'un canonier qui, durant la révolution belge de 1830, préféra faire exploser son bateau dans le port d'Anvers plutôt que de laisser les insurgés belges s'en emparer.

chose de plus terrible que le coup de patte d'un quartanier de cent cinquante kilos. Des grognements porcins se sont fait entendre dans le groupe. Arrêtez, ai-je dit. Wil van Lanschot gardait les yeux fixés sur les dalles et la grille encadrant le pied d'un marronnier. Il se mordait la lèvre inférieure qui, de ce fait, était devenue blanche. Mais qu'a donc fait Mark? ai-je redemandé. Il devrait pourtant être déjà rentré. Wil s'est retourné puis éloigné. Sa culotte commence vraiment à être trop courte et trop étroite pour lui. Elle le serre aux fesses. Ce qui a facilité la tâche à Mansuetus. D'un geste rapide et caressant, le garçon les a frottées, d'une main, puis de l'autre. Il avait, sur l'arrière d'une cuisse, une marque rouge. Il essayait de jouer les durs, ça se voyait. Surtout pas. Il ne faut surtout pas que, par compassion, j'attire Wil van Lanschot à moi, dans ma guenille franciscaine. Je pourrais être vu par mes frères. Notre communauté monastique n'est pas le royaume de l'amour que le fondateur de l'ordre glorifiait dans un chant — ce divin amour qui dissipe toutes les tentations et les angoisses, qu'elles viennent du diable ou de la chair. Durant un instant, la cour de récréation est devenue totalement silencieuse. Pendant ces quelques secondes, une voiture est passée de l'autre côté du mur, et je me suis senti submergé par une immense mélancolie. Puis les élèves se sont remis à taper dans le ballon.

Frère Wiro, surveillant de nuit lui aussi, est apparu. Ça recommence, nous sommes-nous dit l'un à l'autre, ou, si nous ne nous le sommes pas dit, nos regards parlaient pour nous. Qui? a demandé Wiro. Il répandait une drôle d'odeur. Puis, d'un air étonné: Mark Freelink? Je les crois tous capables de n'importe quoi, mais ce n'est quand même pas ce brave Freelink? Protégeant de sa paume, sans néces-

sité, son allumette enflammée, il a allumé un bout de cigarette. Ses mains étaient saupoudrées de blanc. Il a tiré une bonne bouffée et avalé la fumée. Le petit Mark Freelink, mon dieu, c'est ça. Ces mots lui sont sortis de la bouche avec la fumée. Après une autre bouffée, il a éteint le mégot et l'a fourré dans sa boîte d'allumettes à l'hirondelle. Si seulement j'étais une hirondelle. Le printemps m'aspire. *Olla uogala, hinase hic*¹. Qu'est-ce qui me retient au juste? Dans la lumière glacée de l'étage supérieur la silhouette de Mansuetus est passée devant la fenêtre. Les angoisses de la chair. Ne l'envoie pas à l'infirmerie, a dit Wiro. Lui venaient probablement à l'esprit, à ce sujet, les mêmes associations que moi. Ce Johannes Vianney de l'infirmerie, il faut aussi s'en méfier. C'est quoi cette odeur sur toi? Et ce blanc sur tes mains, et là sur ta manche? L'odeur de la pâte peut-être, m'a-t-il répondu et, s'époussetant: c'est de la farine ou du sucre vanillé. Il était de service auprès de Lebuinus et Hubertus à la boulangerie. Ceux-ci font des heures supplémentaires à cause de l'importante visite qui nous est promise le surlendemain.

Wil van Lanschot était adossé au mur de la chapelle. Pouces sous la ceinture de sa culotte, il ne quittait pas des yeux la fenêtre à travers laquelle on voyait les tubes au néon. Lèvre inférieure avancée, comme pour faire la lippe, il essayait, en soufflant, de chasser des cheveux plaqués sur son visage plein d'acné. Sans y parvenir. Un duvet

1. Fragment d'une phrase qui, découverte en 1932 sur la page de garde d'un manuscrit médiéval anglais, a été très longtemps considérée comme le plus vieil énoncé formulé en vieux néerlandais. Le texte intégral est le suivant: « [Hebban] *Olla uogala* [nestas haguⁿnan] *Hinase HIC* [enda JEU. uuat unbidan UUE nu]. » En français: « Tous les oiseaux ont fait leur nid, sauf toi et moi. Qu'attendons-nous? »

commence à lui pousser, sa voix mue. Pas blond, pour ça non. Wil est d'un noir de corbeau. Et au demeurant, tout l'opposé de son frêle et timide ami intime, duquel il diffère comme la pierre se distingue de l'air. Dans une équipe de football, c'est toujours lui qu'on sélectionne en premier. Pas de larmes. Aucun écrit n'atteste que Jésus ait poussé des cris de souffrance lorsqu'ils l'ont fouetté et percé de clous. Pour amortir la douleur qu'il allait probablement sentir quelques jours encore, Wil a appuyé un bref instant ses fesses contre le mur — position qu'il a prise ensuite de façon répétée. Mais voilà que soudain il s'en est écarté, en voyant le ballon arriver sur lui. Il l'a arrêté et a posé son pied dessus. Puis, sans prendre d'élan, gardant ses pouces sous sa ceinture, l'a propulsé, tout blessé qu'il était, avec une telle force que le bruit de la frappe s'est répercuté. Oh là là, ai-je entendu s'exclamer Wiro. Sans avoir été intentionnellement envoyé vers elle, le ballon est allé mugir vers la fenêtre de Mansuetus, comme s'il s'agissait là d'une cible éclairée, l'a manquée de quelques décimètres, a heurté la façade et, de là, a rebondi plusieurs fois, doïng, doïng, sur le rebord de cette même fenêtre avant de retomber dans la cour où régnait à présent un silence semblable à celui qui préside à l'eucharistie. Wil encaissait. Du fait de son effroi, son visage avait perdu toute couleur, mais il pressait contre son ventre ses poings serrés autour de sa ceinture. Torse incliné vers l'avant, il s'est mis à crier en direction de la fenêtre, si bien que la salive lui a jailli de la bouche. Mark ! Personne n'a compris ce qu'il a crié par ailleurs, car je l'ai sauvé grâce à la cloche. Je me trouvais juste en dessous, ayant déjà en main le cuir du battant. Dominant le son de la cloche, on percevait certes encore le ton rauque de sa voix pleine de rage, mais ses paroles se perdaient. Ne pose

pas sur Mark tes sales pattes de porc ! Est-ce lui qui a crié cela ? Aucune réaction derrière la croisée. Frère Sanglier n'a-t-il pas vu ni entendu le ballon s'écraser contre le mur extérieur de son bureau, puis rebondir sur le rebord de la fenêtre ? Il n'est pas dans cette pièce ? Où se trouve-t-il alors ? Et où donc Mark est-il passé ?

Au signal de la cloche, les élèves se divisent en deux groupes et se mettent en rang pour aller, non sans tapage, se coucher. Wil van Lanschot fait partie du groupe de Wiro, qui, par l'escalier de pierre, rejoint le dortoir Pie XII, moi et mon troupeau montons l'escalier de bois vers Innocent III. Hommage à la papauté. Pie est le pape actuel ; Innocent a accordé à François en mille deux cent et quelque sa bénédiction pour la création de son ordre. Toujours aucune trace de Mark Freelink. Arrêtez de faire ce bruit ! Quelle armada de grogneurs. À partir de maintenant et jusqu'à tôt demain matin le silence est de règle, mais ce goujat de Bruinsma a osé chanter : n'est-ce pas chouette d'être un porc ? D'autres y sont allés du refrain : Grommm. Heuhm-heum ! Agreumm ! À chaque marche, la chaleur semblait s'élever. Les garçons desserrent déjà leurs cravates et commencent à déboutonner leurs chemises. Les vieilles cages d'escalier du siècle dernier restent imprégnées de l'odeur de sueur de tous ces corps osseux d'adolescents. Et de ma propre odeur, bien sûr : je la sentais, tandis que la chaleur s'engouffrait comme de la vapeur sous mon habit ; l'entrejambe de mon pantalon était moite, le mouchoir, que j'avais extrait de celui-ci, l'était aussi.

Aux lavabos, les élèves, en sous-vêtements, s'aspergeaient les uns les autres. Têtes sous le robinet, pieds sous le robinet. J'ai fait couler de l'eau au creux de mes mains, l'ai projetée sur mon visage et mes cheveux, mais sœur eau, qui

est très utile, et humble, et précieuse et chaste, comme le chantait le fondateur de notre ordre, ne m'a pas rafraîchi — à croire que j'avais de la fièvre. J'ai rincé le mouchoir, l'ai essoré, je l'ai suspendu à mon lit pour le faire sécher.

Il y a de l'agitation dans l'air, le tapage dure plus longtemps qu'à l'ordinaire, les coups que je donne sur la table sont sans effet. Il va falloir que je me relève, que je rallume la lampe, que je repousse la chaise à grand bruit, pour bien leur faire comprendre que j'arrive. Chaussé de mes sandales légèrement grinçantes, je passe, sous les veilleuses, le long des box, tenant, pour la forme, le chapelet entre mes doigts, les je vous salue Marie m'assomment. Je les vois et les entends se faufiler, exactement comme des souris, hors des chambrettes dans lesquelles ils ont papoté, joué aux cartes à la lumière d'une lampe de poche ou ont fait des choses qu'ils devront confesser. Bien qu'il soit plus judicieux que personne n'en dise rien. Était-ce avec toi-même ou quelqu'un d'autre ? demande le clerc libidineux au pénitent. Qui est prié de décrire l'acte aussi précisément que possible. Combien de fois avec toi-même, plusieurs fois par jour, par nuit, à quoi penses-tu en le faisant ? S'il s'agissait de quelqu'un d'autre, était-il du même sexe ou du sexe opposé ? Où, pourrait-on, je vous le demande, aller chercher la fabuleuse créature de l'autre sexe à l'intérieur de l'enceinte blindée du monastère et de l'internat ? Qui est celui ou celle avec qui tu as commis le péché ? Le confesseur n'appartient pas à l'ordre franciscain, mais c'est un prêtre séculier — en habit noir. Sa soutane est toujours verdâtre, à cause de la soupe et des endives qu'il renverse dessus à la table dont il dispose dans notre réfectoire. Le révérend théologien Van Santen, surnommé Sneef, nul ne sait pourquoi, de même que nul ne sait pour quelle

raison cet hypocrite baveux d'une soixantaine d'années a été nommé par ses supérieurs directeur spirituel de notre monastère et des élèves du pensionnat. Il a dû être professeur dans tel ou tel séminaire, où il s'est passé quelque chose. Le catéchisme enseigne que la luxure est un péché mortel contre le sixième et le neuvième commandement. Le sixième commandement stipule : Tu ne commettras pas d'impudicité. Le neuvième : Tu n'auras pas de désirs impudiques. Le sixième commandement, qu'on devrait être capable de débiter par cœur, interdit, selon le catéchisme, tous les péchés extérieurs d'impudicité, il interdit aussi les actes indécents, les regards, les conversations, les chansons, les lectures, les pièces de théâtre et les films qui peuvent conduire à l'impudicité. Qu'interdit, quant à lui, le neuvième ? Réponse : tous les péchés internes d'impudicité, à savoir les désirs impudiques et le plaisir consenti à nourrir des pensées impudiques. C'est clair, non ? À l'autel, Sneef consacre ses sermons — de préférence sinon exclusivement — à la condamnation de l'impudicité. Pour mieux se faire comprendre, il la dépeint comme étant le péché mortel qu'on commet avec ces parties du corps que l'on couvre d'un maillot de bain quand on se met à l'eau. Comme je n'ai plus fréquenté de piscine ou de plage depuis mon entrée au monastère et que je n'enferme pas les parties indiquées dans un sous-vêtement, je garde pour moi ce que Sneef est si désireux de savoir. Jamais d'impudicité ? me demande-t-il dans la touffeur de son confessionnal. Ni en paroles, en actes, en intentions ou en pensées ? J'observe un long silence, puis je chuchote : il est rare, vraiment très rare qu'une pensée un tant soit peu trouble s'insinue en moi. Sur quoi, avide, il revient à la charge : est-ce une pensée qui concerne ta propre chair, celle d'un frère

ou de l'un des pensionnaires, ou, qui sait, celle d'une personne de l'autre sexe? Je ne perds jamais de vue qu'une telle personne s'appelle une femme, que ce seul mot est en lui-même considéré comme impudique, et que je n'avais, jusqu'à il y a peu, pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler cet autre sexe. Je rétorque à ce vicieux que de telles incitations sont toujours si fugaces qu'elles se dissipent avant même de se représenter véritablement à moi. Je l'entends alors soupirer de dépit, tandis qu'entre les dents grisâtres de sa mandibule et les boutons supérieurs de sa soutane coule un filament de salive. Comme si j'allais lui raconter toutes mes turpitudes...

En passant devant les box, j'ouvre çà et là un rideau.

Le port du pyjama est obligatoire, mais les internes sont pour la plupart nus sous leur drap. Je laisse faire. Beaucoup de choses me sont indifférentes, et comme ces petits vauriens le savent, je ne flanque pas des coups à tort et à travers comme le font d'autres précepteurs de notre communauté. Du plat de la main, avec leur poing ou leurs deux poings, un cintre, une sandale, leur rosaire, le manche d'une balayette, les nœuds de notre corde de pénitence — Mansuetus avec le bois. Rien que d'y penser, j'en ai la nausée, je tremble dans ma bure comme si, dans cette chaleur lourde, j'avais soudain froid.

Alard Haagen est encore en train de sangloter, visage enfoui dans son oreiller. Encore trois nuits; dans quatre jours, tu seras de retour chez toi, lui dis-je. Allons, sois un homme. Je ne rentre pas dans son box, je ne m'assieds pas près de lui pour caresser ses cheveux taillés en brosse. Pas moi. Dans la fenêtre, derrière son lit, le monde extérieur est noir, mais plus loin, et pourtant proches dans la nuit, le chevalement de la mine, éclairé, avec, à son sommet, la

roue, a l'aspect d'une hallucination. Tout autour, les petites fenêtres des maisons où brûle de la lumière tandis que le haut-parleur de radiodiffusion par fil retransmet une pièce ou de la musique. C'est là qu'elle habite. Un désir ardent de je ne sais quoi — bien qu'en fait je ne le sache que trop — assombri par la tristesse. Je suis sur le point de prendre des décisions, et je n'ose pas les prendre, j'hésite, je rumine en moi-même, je pèse le pour et le contre, je me ravise, je me décide de nouveau à décider, définitivement cette fois, la gorge nouée par la peur qui me tient depuis des mois. Du calme, à la fin, à présent ! Suis-je sûr que je ne me crie pas cela à moi-même ?

Les veilleuses sont séparées les unes des autres par un intervalle de sept pas. Mon ombre — qui est moi — me précède. Tandis que j'avance, elle se recroqueville et je me vois disparaître sous mes sandales. Je resurgis derrière moi, comme si je me traînais moi-même à mes chevilles. Puis j'émerge à nouveau comme spectre, devant moi, plus grand que je ne le suis, sur le mur ; je me retourne alors pour ne pas, dans mon affolement, le heurter de la tête. Et m'engloutir dans mon ombre. Je suis ma propre ombre.

Le box de Mark Freelink. Le rideau n'est pas tiré. Le lit est fait de façon parfaitement conforme aux prescriptions, mais le garçon n'est pas dedans, et c'est ce qui m'inquiète. La porte de son casier, tout près, est entrouverte. À en juger d'après mon ombre, c'est à pas de loup que je pénètre dans l'enclave où ne respire aucun corps. Rectification : je respire. Quelque peu oppressé cependant par la chaleur compacte qui s'accumule entre les cloisons de bois. Contre l'un des côtés du casier, le bénitier. C'est un ange de porcelaine potelé, de l'autre sexe, ceignant de ses bras nus un coquillage, à hauteur de son ventre. Il est perché de

biais dans le rameau de buis bénit bien trop grand qui se dresse dans son dos. Il n'y a pas d'eau dans le coquillage. Le soir, avant de s'endormir, ainsi que le matin, aussitôt après le réveil, chacun est censé tremper le bout des doigts dans l'eau bénite et se signer. Du front à la poitrine, puis de l'épaule gauche à l'épaule droite. Cela fait donc deux jours que Mark ne l'a pas fait. Je ne le fais jamais. Où peut-il bien être? Le rangement du casier obéit, là encore, aux exigences du règlement. Vêtements suspendus à des cintres ou empilés comme il faut. Un petit pot de brillantine. Un rouleau de réglisse entamé. Interdit! La consommation de friandises est sanctionnée, tout particulièrement pendant le carême. Entre les serviettes dépasse quelque chose qui doit manifestement rester caché. Un livre? Le voici dans ma main. Toute lecture qui n'est pas destinée à la classe ou à la chapelle: interdite! Sûrement une de ces brochures. Un *comic book*. Au moment où je m'assieds sur le lit, mon rosaire tombe entre les pages en piteux état. Mark, Mark, que d'écart de conduite.

Pendant un certain temps, une coupure de journal encadrée de rouge par Benedictus, notre supérieur, seul moine de la communauté à recevoir sur son bureau le *Volkskrant*, *quotidien catholique des Pays-Bas*, est restée placardée sur le tableau d'affichage de notre salle de détente. Les journaux viennent du monde, dont nous sommes exclus à l'exception du supérieur qui en extrait ce qu'il estime digne d'intérêt ou édifiant pour sa paroisse. S'agissant de la première catégorie, nous avons appris qu'un raz-de-marée catastrophique s'était produit dans les îles de Zélande et de Hollande du Sud, dans lesquelles notre vénérée souveraine s'est rendue, bottes de caoutchouc aux pieds. Nous avons également pu savoir qu'au début du mois dernier, Joseph

Staline, l'antéchrist, l'incarnation humaine de Belzébuth, est mort. Nous n'avons pas eu à prier pour le salut de son âme. La coupure encadrée de rouge, que Benedictus avait en outre criblée de points d'exclamation, contenait un article dans lequel il était établi que ces histoires en images sont pernicieuses pour les jeunes. Qu'elles font d'eux des lecteurs paresseux et, pire encore, les dévoient. De telles lectures les pousseraient à l'anomie, au mimétisme, à l'agression, à la criminalité. Et même au suicide, souvent par pendaison. Ce que j'en crois? De toute façon, je ne crois plus à tellement de choses. Les *comics* sont donc complètement tabous dans notre institution. Même l'innocent hebdomadaire pour enfants, paraissant depuis peu, dans lequel un canard en maillot de marin, mais dont tout le bas du corps est dévêtu, vit des aventures en compagnie de trois de ses neveux représentés de façon identique. Je me souviens des histoires illustrées plus ancienne d'un ours en veston à carreaux qui laisse la nudité du reste de sa personne apparaître. Il a pour ami un chat qui vit sa vie totalement dévêtu. Tarzan, l'homme-singe issu d'un autre *comic*, vagabonde presque nu à travers la forêt vierge, le bas-ventre couvert d'un simple lambeau de peau de léopard. Il est capable de pousser un cri jusqu'au tréfonds de la jungle dont les vibrations envahissent dix images consécutives. Ce qui ne peut inspirer que des pensées néfastes à la jeunesse.

Quant à savoir de quel genre de *comic* il s'agit, la lumière ambiante est trop faible pour pouvoir s'en faire une idée. Il est tellement froissé et déchiré que de nombreuses mains couvertes de sueur en ont, à n'en pas douter, tourné les pages avant que je m'en saisisse. Je fourre le torchon de papier à proscrire dans la poche intérieure qui, sous la fente pectorale de mon habit, abrite mon rosaire. Mais voilà

que celui-ci, se dévidant de lui-même sous ma robe, me descend le long du corps. Perles entre mes cuisses.

Sur la paroi du box sont punaisées des photos de la famille Freelink. Le père, coiffé d'une casquette de batelier, moustache dépassant les joues, à la terrasse d'un café. La mère riant gaiement, bottes de caoutchouc aux pieds entre lesquels un petit chien pointe son regard en avant. Elle jette à l'eau, par-dessus bord, le seau qu'elle tient au bout d'une corde. Deux sœurs, plus âgées que Mark, dans une prairie fleurie. L'une d'elles est allongée sur le ventre, jambes en l'air, pieds nus croisés; l'autre, une fleur dans les cheveux, est assise, jambes repliées près du corps. Sourires sérieux aux lèvres. À nouveau le petit chien. À l'arrière-plan, tout au fond, un large coude de rivière. Je regarde la photo à la lumière terne de la veilleuse, dont l'ombre portée, pareille au couperet biseauté d'une guillotine, divise en deux la surface de la cloison. Les prises de vues instantanées occupent la partie faiblement éclairée, où Mark peut aussi les voir depuis son lit la nuit, tandis que les cartes postales provenant de villes et de lieux où le bateau est resté amarré quelques jours se fondent dans la zone obscure. *Grüße aus Köln*¹. Anvers. Ah, Rotterdam. De Hef²: je suis remonté dessus. Wiesbaden. Marseille. IJmuiden. Toutes ces illustrations sont disposées en rangées et en colonnes, comme si elles composaient un album de bande dessinée en grand. Celle de Tintin figure parmi elles. Blond comme Mark Freelink. Vêtu avec soin, il porte immanquablement un pantalon de golf, mais est par ailleurs l'ami d'un poivrot

1. En allemand dans le texte: « Un bonjour de Cologne ».

2. Pont de chemin de fer métallique levant, particulièrement représentatif de ce qu'était alors l'architecture industrielle, construit à Rotterdam en 1927.

JEROEN BROUWERS

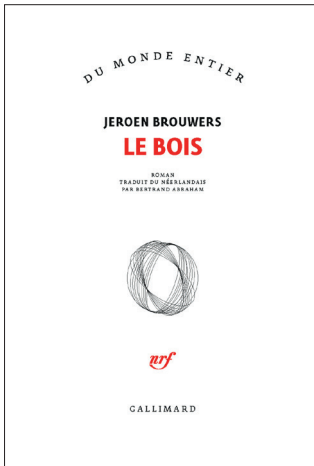
LE BOIS

Dans un pensionnat franciscain aux Pays-Bas, au début des années cinquante, le frère Bonaventura est témoin des mauvais traitements imposés aux élèves par Mansuetus, le directeur.

Un matin, il découvre qu'un des garçons manque à l'appel. Redoutant le pire, le jeune moine mène son enquête pour progressivement dévoiler tout un système reposant sur la violence et le sadisme.

Roman sur la cruauté humaine et la possibilité d'y résister, *Le bois* dénonce les abus terribles de quelques-uns tout en interrogeant la part de responsabilité de chacun. Jeroen Brouwers livre avec force une réflexion universelle sur la vie en communauté et le pouvoir de la parole.

Jeroen Brouwers, né en 1940 à Batavia (actuelle Jakarta), capitale des anciennes Indes néerlandaises, compte aujourd'hui parmi les écrivains les plus importants des Pays-Bas. Il a reçu le prix Bookspot, considéré comme l'un des plus prestigieux prix littéraires néerlandais, pour Le bois en 2015.



LE BOIS **Jeroen Brouwers**

Cette édition électronique du livre
Le bois de Jeroen Brouwers
a été réalisée le 3 mars 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072720246 – Numéro d'édition : 314959).

Code Sodis : N88294 – ISBN : 9782072720260
Numéro d'édition : 314961.